

Bio express

Œuvre : né le 7 juin 1952 à Istanbul, Orhan Pamuk est un des plus grands auteurs turcs. Traduits dans de nombreuses langues, écoulés à plus de 11 millions d'exemplaires, ses romans mettent souvent en scène les rapports entre Orient et Occident, la mélancolie et sa ville natale.

Bibliographie : parmi ses œuvres les plus importantes, notons *Le livre noir* (1990), *La Vie nouvelle* (1995), *Mon nom est rouge* (1998), *Neige* (2002), *Le musée de l'innocence* (2011) ou *Cette chose étrange en moi* (2017).

Récompenses : en 2006, l'Académie suédoise a décerné à Orhan Pamuk le Prix Nobel de littérature. Tandis qu'en France, il a obtenu en 2002 le prix du meilleur livre étranger pour *Mon nom est rouge* et, en 2005, le Médicis étranger pour *Neige*.

■ Rencontre avec le prix Nobel de littérature turc pour son nouveau roman "La femme aux cheveux roux"

■ Magnifique histoire sur les rapports père-fils, sur fond de Turquie contemporaine et du mythe d'Œdipe.

Orhan Pamuk et la force terrible des mythes

Entretien Guy Duplat
Envoyé spécial à Paris

Après les merveilleux et très gros romans *Le musée de l'innocence* et *Cette chose étrange en moi*, Orhan Pamuk, prix Nobel de littérature en 2006, revient avec *La femme aux cheveux*

roux, un livre de 300 pages seulement (très peu pour lui) qui se lit comme un thriller philosophique passionnant et admirablement construit (lire ci-contre).

Vous avez un garde du corps pour vous protéger à la suite des menaces des milieux ultras turcs. Où vivez-vous ? L'Amérique de Trump n'est pas tellement mieux...

Je partage mon temps entre New York, où je donne depuis dix ans un cours de littérature comparée à la Columbia University, et Istanbul, où je tiens à rester. Je viens d'ailleurs de publier chez l'éditeur allemand Steidl *Balkon*, un livre de photos prises depuis mon balcon à Cinhangir, avec vue sur le Bosphore, la Corne d'or, les navires, les oiseaux et,

au loin, la partie asiatique d'Istanbul. Une expo se tient à Istanbul sur ces photos. Quant à Trump ? Non, rien n'est comparable. Aux États-Unis, la liberté de penser et de dire reste totale ; ce qui n'est pas le cas en Turquie.

nationalisme domine tout avec Erdogan. Comme vous êtes très déçu par l'attitude de l'Europe...

Bien sûr. Étant intellectuel, libéral, de gauche, je ne peux qu'être amer face aux dizaines de milliers de prisonniers et à un nationalisme omniprésent. La culture ottomane, ce n'est pourtant pas cela. Il faut se rappeler aussi que, même sous l'empire ottoman, il y avait une certaine liberté de religion.

Votre roman pose la question de ce qu'est un bon père. Votre père, ingénieur, l'était-il ?

Un bon père, c'est par définition un oxymore. Un père, surtout oriental, est à la fois dur, autoritaire – il peut battre son fils – et, d'autre part, protecteur et aimant. Le bon père serait plutôt celui qui pousse son fils à être un individu. Mon père et mon grand-père étaient des ingénieurs ; ils construisaient des routes. Ils étaient aussi des intellectuels férus de liberté. J'ai grandi avec le salon de mes parents plein de livres édités par Gallimard. Et mon père, qui avait vécu à Paris, écrivait des poèmes. Paul Valéry était son poète préféré, sans doute car il est le plus proche de la mentalité d'un ingénieur. J'ai raconté lors de la remise du prix Nobel ("*la valise de mon papa*"), comment mon père m'avait remis peu avant sa mort une lourde valise pleine des écrits qu'il avait rédigés pendant son voyage à Paris.

Dans ce magnifique texte, vous évoquez d'ailleurs l'aphorisme turc qui dit que construire un roman est aussi long et difficile que "creuser un puits avec une aiguille". Ce qui résonne avec votre roman. Pourquoi sont-ce toujours les rapports père-fils qui créent les mythes et pas les rapports père-fille ?

Il y a bien *Le Roi Lear* et les contes

comme *Cendrillon* et *Peau d'âne*. Mais il est vrai que, quand il s'agit de la transmission de royaumes et de richesses, les filles en sont exclues et on évoque les conflits père-fils. Les rapports père-fille sont confinés aux récits populaires. Mais je vais vous raconter une belle histoire turque : de tout temps, les fils y héritaient des meilleures terres, les plus fertiles, loin des côtes et les terres plus arides balayées par le vent et le sel étaient réservées aux filles. Mais depuis que l'agriculture a fléchi et que le tourisme en Turquie grandit, ce sont les terres côtières des filles qui sont devenues les plus rentables. Belle revanche !

Votre héros n'a lui-même pas d'enfant, un drame pour lui.

La tragédie commence quand on ne peut pas faire ou avoir ce que tout le monde peut faire ou avoir.

Creuser un puits est une figure hautement symbolique. On dit que la vérité sort du puits. Et un romancier comme un géologue creuse sous les apparences.

Bien sûr, il y a beaucoup de symboli-

ques possibles que je laisse aux lecteurs, mais c'est aussi un roman réaliste. Comme lorsque j'ai raconté dans *Cette chose étrange en moi*, l'histoire de Mevlut, le petit porteur de *boza* (*boisson fermentée dont raffolent les Turcs, NdR*), ici aussi, j'ai longuement discuté avec des puisatiers. J'aime ancrer mes récits dans une enquête bien réelle. Mes romans naissent toujours de la conjonction de plusieurs choses : une idée philosophique que je veux développer, l'observation de métiers bien concrets, l'importance des mythes et je mélange le tout avec un suspense.

Que signifie le personnage de cette femme aux cheveux roux ?

De Shakespeare à Sylvia Plath, la femme rousse incarne la personnalité forte, la séduction, le danger. En Turquie aussi, mais là, les femmes ne sont jamais rouses, sauf si elles se teignent les cheveux. Être rousse devient alors un choix poli-

tique, un signe de liberté pour se rapprocher de l'Europe.

La puissance des mythes est-elle si forte qu'on ne peut les fuir et qu'elle tue notre liberté, notre libre arbitre ?

Non. La liberté est de connaître ces mythes, leurs influences, de ne pas les nier.

À nouveau votre roman a comme grand personnage Istanbul, la ville au centre de toute votre œuvre et qui apparaît ici comme un ogre dévorant peu à peu tout son environnement. Les puits servent les intérêts des promoteurs immobiliers. Vous avez la mélancolie du passé, l'hüzün ?

En 40 ans, j'ai vu Istanbul passer de 2,5 millions d'habitants à 17 millions et se couvrir de bâtiments en béton. Mais j'évite les jugements sommaires. La mélancolie est celle des classes moyennes anciennes, qui regrettent le temps passé, mais ce développement a permis aussi à des gens comme Cem de sortir de la pauvreté. Je n'écris pas des romans pour expliquer quoi que ce soit. Je laisse les interprétations aux lecteurs.

Istanbul est la seule ville à cheval sur deux continents, sur deux mondes. Complexe.

La mixité et la complexité sont une richesse. Plus on est mixte, plus on est tolérant. Les mélanges de peuples peuvent créer des tourments mais c'est au départ de ceux-ci que s'épanouit la véritable culture. Dans ce roman, j'ai pris deux grands mythes, des deux pays qui jouxtent directement la Turquie et j'ai mêlé les deux. D'un côté, le mythe grec d'Œdipe tuant sans le savoir son père, en voulant affirmer son individualité et se libérer des dieux. C'est ce mythe de l'individu révolté qui a enflammé l'Occident. De l'autre côté, en Iran, c'est l'histoire de Rostam, qui tua sans le savoir, son fils pour garantir la continuité de la communauté, donc de l'Etat, c'est la vision orientale, très différente. Cem analyse tout ce qu'il voit à travers cette double lecture possible.

L'impossibilité de fuir ses fautes

Dans son nouveau roman *La femme aux cheveux roux*, Orhan Pamuk analyse les relations père-fils et confronte sur ce thème les grands mythes occidentaux et orientaux. Comme toujours chez lui, le récit est ancré sur l'observation de la Turquie et des petits métiers séculaires, au plus près de l'humain et du conte. Sur fond de l'évolution galopante d'Istanbul.

Un récit à la portée universelle.

C'est l'histoire de Cem, jeune garçon privé d'un père qui a quitté le foyer pour l'action politique. Pour choisir son avenir, entre géologue et écrivain, il travaille temporairement comme aide-puisatier pour Maître Mahmut.

Toute la première partie du roman est délicieuse comme un conte, où Mahmut creuse sans fin pour trouver l'eau. S'il la trouve, il sera riche. Il est pour Cem un père de substitution comme on les veut en Orient : dur, implacable et à la fois protecteur.

Le jeune Cem, 16 ans, après son travail au puits va, chaque soir, observer, fasciné, une troupe de comédiens ambulants, parmi lesquelles une séduisante femme aux cheveux roux qui l'initiera à

l'amour. Mais un jour, un terrible accident arrive et il fuit, décidant d'oublier tout ce qui s'est passé. Mais on ne peut fuir son destin ni ses fautes.

Dans la seconde partie du roman, Cem se marie, n'a pas d'enfant, devient un très riche promoteur immobilier. Mais le passé et le drame vécu se rappellent à lui tragiquement. Pamuk entrelace ce récit avec deux grands mythes, celui d'Œdipe, qui coucha avec sa mère et tua son père sans le savoir, et un thème inverse venu d'Iran, dans *Le livre des rois* de Ferdowsi, où Rostam tua sans le savoir son fils Sohrâb.

La troisième partie donne la parole à la mystérieuse femme rousse.

Le livre est d'abord un roman attachant. Mais celui-ci interroge nos sociétés, la Turquie, notre possibilité de liberté et de libre-arbitre dans un monde où la puissance des mythes anciens agit toujours sur nous. Autant le savoir.

G. Dt

→ "*La femme aux cheveux roux*", publié par Orhan Pamuk chez Gallimard (298 pp., 21 €). Traduit du turc par Valérie Gay-Aksoy.